



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



LES CONTEMPORAINS

69

GUSTAVE PLANCHE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

NOUVELLE ÉDITION

Revue par deux Avocats du barreau de Paris

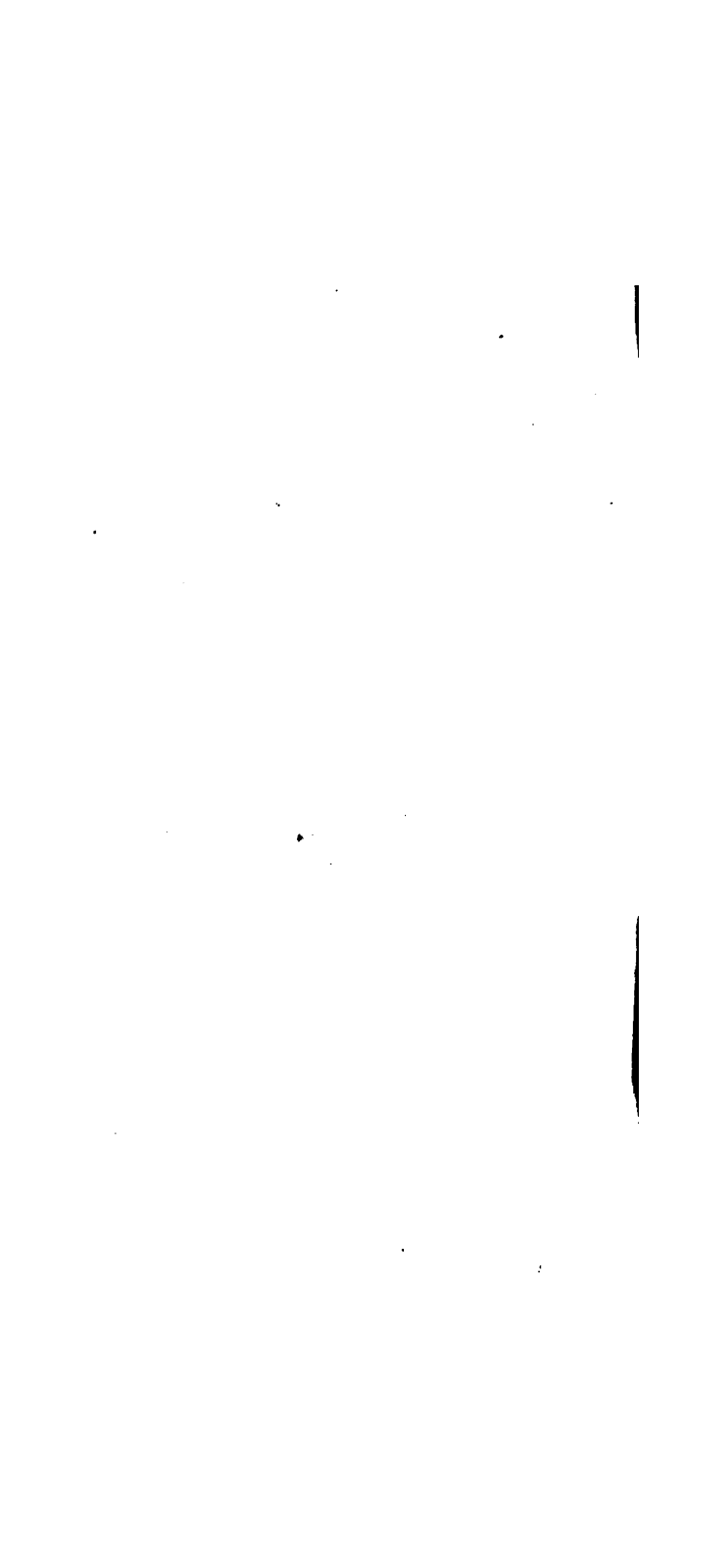
50 centimes

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857







GUSTAVE PLANCHE

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

**MEMOIRES
DE NINON DE LENCLOS**

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

OUVRAGE TERMINÉ

**CONFESSIONS
DE MARION DELORME**

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.





GUSTAVE PLANCHE.

HAVARD

LES CONTEMPORAINS

GUSTAVE
PLANCHE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

NOUVELLE ÉDITION

revue par deux avocats du barreau de Paris.

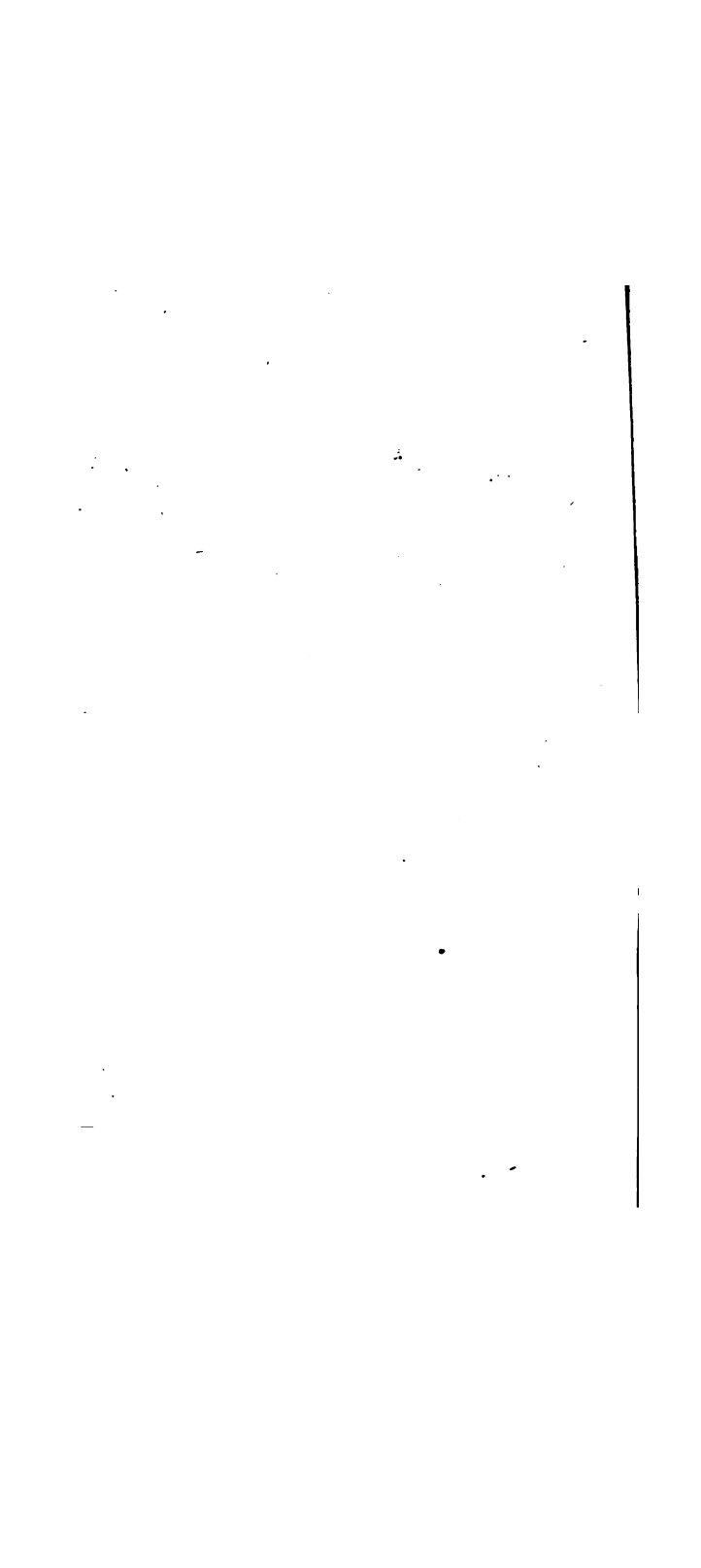
PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.



PQ 2382
P45 778
1857

AVANT-PROPOS

Ce volume a eu le malheur d'être condamné par la loi du 17 mai 1819.

Notre respect pour le code et pour les magistrats et la crainte d'un nouveau procès nous décident à la suppression, non-seulement des passages condamnés par le tribunal, mais encore de toutes les phrases qui pourraient blesser la susceptibilité de M. Gustave Planche, l'écrivain moderne qui a le moins ménagé la susceptibilité d'autrui.

« Est-ce que la diffamation, dit Jules Janin, dans un feuilleton du 5 mai 1856, serait semblable aux toiles de l'araignée? Où les moucheron sont pris, les bourdons passeraient-ils sans y laisser une aile? »

Jules Janin déraisonne, ici comme dans le plus grand nombre de ses articles.

Si les victimes de la critique de M. Gustave Planche l'eussent conduit devant les juges, elles auraient eu nécessairement gain de cause contre lui; mais elles ont préféré *faire justice de ses attaques par le dédain et le silence.*

EUGÈNE DE MIRECOURT.

GUSTAVE PLANCHE

S'il y a une aristocratie légitime parmi les hommes, c'est à coup sûr l'aristocratie de l'intelligence.

Tous ceux qui portent au front le signe éclatant dont parle l'auteur du *Paradis perdu*, poètes, artistes ou philosophes, sont princes, rois ou empereurs, par le droit divin du génie.

Or, le vieil adage chevaleresque a dit :
« Noblesse oblige. »

Si vous avez gagné votre inscription au Livre d'or, n'oubliez pas que vous êtes patricien. Ayez, avant tout, le respect de vous-même.

Il n'est pas plus permis à un esprit distingué de descendre, qu'à César de se faire histrion.

A l'homme qui parle et qui enseigne, nous demandons un grand cœur, une foi vive, un esprit généreux.

Si nous rencontrons sécheresse d'âme, apathie, sensualité, matérialisme, nous le regrettons profondément pour l'honneur et pour la dignité des lettres.

Ces réflexions nous sont inspirées par l'histoire de Gustave Planche, le roi des bohémiens littéraires de ce temps-ci.

Or, il nous semble entendre nos aimables et judicieux antagonistes pousser des cris de triomphe, *assurés* encore une fois de nous trouver en pleine contradiction avec nous-même, car nous n'avons eu que des éloges pour Gérard de Nerval, et Gustave Planche, diront-ils, n'est pas plus coupable que lui.

D'abord, messieurs, permettez-nous de vous l'apprendre, si vous l'ignorez, Gérard n'était point matérialiste.

Il est descendu dans la bohème par mépris du monde et sous le coup des injustices sociales, sans faire de sa dégradation

physique ni une doctrine ni un système.

Gérard n'a pas eu la prétention d'instruire ses confrères et de leur administrer des coups de férule.

Son âme candide, pure, inoffensive et toujours poétique, surnageait au-dessus de la fange comme une fleur sur un marécage.

Ceux qui l'ont connu, dans cette route singulière où le poussaient la muse et la folie, n'ont jamais éprouvé le sentiment pénible que d'autres nous inspirent.

Nous ne sommes pas fâché de vous expliquer cela tout d'abord, et sur les premières pages de ce volume.

Gustave Planché est né à Paris, le 16 février 1808.

Son père était un riche pharmacien, dont l'établissement se trouvait au coin de la rue de la chaussée-d'Antin et du boulevard, dans une maison à deux étages, qui fut démolie et reconstruite avec quatre étages de plus.

Chassée par les maçons, la pharmacie Planche se réfugia rue Basse-du-Rempart, où elle est encore.

M. Planche père, homme distingué dans sa profession, traduisit la *Pharmacopée générale*, de Brugnatelli, et le *Manuel* du savant anglais Brande.

Plus tard, il fonda une espèce de revue, dans laquelle il rendit compte des travaux de la Société de pharmacie, dont il devint l'un des membres les plus actifs.

Son fils Gustave, destiné à lui succéder, fut mis dans un pensionnat qui suivait le cours du collège Bourbon.

Tout d'abord, on le compta parmi les élèves les plus intelligents, mais aussi parmi les plus dissipés.

Un magistrat, son ex-condisciple, témoin de ses prouesses, nous en a fait le récit.

Ce grave narrateur en riait encore trente années de distance.

Les *pions* ou les *chiens de cour* (pardonnez-nous de les appeler de ce nom, qui doit leur donner éternellement l'irrévérence des colléges) étaient les martyrs de Gustave.

Il contrefaisait avec audace leur voix,



GUSTAVE PLANCHE

13

rs gestes, leurs allures plus ou moins
eules.

On l'a vu jeter de l'encre sur leurs pan-
ns, planter des épingles, la tête en
dans la paille de leurs chaises, cou-
des brosse dans leur lit et lâcher, un
au beau milieu de leurs draps, —
âge est sans pitié! — cinquante-trois
s, qu'il avait tenues, pendant cinq
s, enfermées dans une bouteille, au
le plus absolu.

Gustave était l'âme de toutes les con-
ations, l'inventeur de toutes les char-
le boute-en-train perpétuel du dés-
e.

Très-jeune encore, il fut disciple de
nus, et dans la salle de classe même,

sous un gradin de l'amphithéâtre, il organisa un appareil culinaire pour son usage particulier.

Comment cela ? direz-vous.

Rien de plus simple.

Au moyen d'une lampe à esprit-de-vin dérobée au laboratoire paternel, d'une casserole de fer-blanc et d'une cafetière, il se préparait une infinité de douceurs et les consommait en silence, pendant que la voix chevrotante du maître expliquait Horace ou Claudien.

Ses camarades de droite et de gauche lui servaient de complice et masquaient sa batterie... de cuisine.

Il fallait, pour cela, leur offrir une part du festin.

Gustave, soupirant, la leur faisait la plus petite possible.

Mais une chose désolait notre élève cuisinier, c'était de ne pouvoir suffisamment varier son ordinaire. Être condamné, tous les jours que Dieu fasse, à manger du chocolat ou des œufs à la coque, à ingurgiter du café noir ou du vin chaud, cela devenait insupportable.

Il rentre, un soir de congé, met en défaut la surveillance du cerbère de la porte, et passe un flacon de vieux cognac.

— Enfin, se dit-il, je boirai du punch!

Or il avait compté sans la flamme trop ardente du perfide breuvage.

Le professeur, myope à demi, voit briller une clarté suspecte, et flacon, lampe,

cafetière, liquide, tout se confisque en un clin d'œil.

Notre fabricant de punch est envoyé aux arrêts pour huit jours, au pain sec et à l'eau, supplice d'estomac dont il n'a point, encore aujourd'hui, perdu le souvenir.

Bien d'autres méfaits du jeune et trop dissipé Gustave restèrent sans punition.

Parmi ses condisciples, il y en avait un dont la voix aigre et discordante affligeait les oreilles de la classe.

En vertu de son merveilleux talent d'imitation, notre héros parvient à reproduire ce détestable organe et songe tout naturellement à tirer parti de son savoir-faire.

Un traité se conclut.

Planche stipule une large subvention de gâteaux, de pralines, de friandises de toute nature (la partie contractante appartenait à une famille de confiseurs), et promet, en revanche, à son ami de l'exempter, pendant le cours de l'année scolaire, de toutes leçons à apprendre.

Le pacte fut observé religieusement de part et d'autre.

Quant le maître interpellait le fils du marchand de dragées et le priait de réciter de mémoire une tirade de Corneille ou des vers de Lucain, le glapissant jeune homme se levait, ouvrait les lèvres et les remuait sans proférer le moindre son.

Derrière lui, *sa voix*, annonçant ou bre-

douillant, comme c'est l'us traditionnel au collège, récitait ou plutôt lisait la leçon demandée.

Gustave semblait avoir la *pratique* de Polichinelle sous la lèvre.

L'imitation était si parfaite, que la classe entière, à part les voisins immédiats, témoins du subterfuge, en était dupe comme le maître.

Nos deux complices atteignirent sans encombre les vacances, l'un n'ayant pas appris un mot par cœur, l'autre jouissant du revenu en nature que lui procurait son industrie.

Cependant, malgré ces tours coupables suggérés par de continuelles préoccupa-

tions gastronomiques, notre héros fit d'excellentes études.

Il aimait presque autant les poètes latins que les tartes aux fraises, et savourait Euripide en croquant des prunes au chocolat ou en dégustant des pots de confitures, en sorte qu'au bout de cette année, d'un emploi si utile à son intelligence et à sa gourmandise, Gustave remporta de nombreuses palmes au concours.

D'enthousiasme, il se donna, le soir même, une indigestion qui le retint au lit quarante-huit heures.

Le cycle de l'enseignement universitaire parcouru, notre lauréat gastronome entrait dans sa dix-huitième année.

Il prit à contre-cœur une première inscription à l'école de pharmacie, car l'idée de succéder à l'auteur de ses jours ne lui souriait nullement. Les électuaires ne lui étaient point sympathiques ; il abominait les opiat. Préparer des sirops, des juleps et des potions médicinales, à l'instar de Thomas Diafoirus, lui semblait une besogne dégradante.

Néanmoins il dut ronger son frein.

Si le père était bon homme, il n'entendait pas raillerie sur le chapitre de sa profession.

Notre héros dissimula d'abord, employant à visiter les salons du Louvre toutes les heures de liberté que lui laissait le Codex, étudiant avec passion les antiques,

admirant les toiles des maîtres, épelant le grand livre de l'art, voyant, jugeant, raisonnant, et se rendant compte de tout par lui-même, sans chercher des opinions toutes faites dans Winkelmann ou dans les œuvres du jésuite Lanzi.

Lorsque Planche eut fouillé tous les trésors de notre Musée national, il visita les collections particulières.

Il assista régulièrement aux ventes de tableaux, et y fit la connaissance d'un grand nombre d'amateurs et d'artistes.

Bientôt les ateliers lui découvrirent leurs mystères.

Gustave étudia l'art contemporain en fumant des cigarettes avec ses adeptes

grands et petits dans le brouhaha des charges joyeuses et des *scies* grotesques.

En vérité, c'était une agréable et douce existence.

Notre élève apothicaire paraissait une heure au plus, le matin, à l'officine paternelle. Il partageait ses loisirs entre les beaux-arts et la littérature¹, flânant avec délices, faisant bonne chère à la table du papa, libre d'embarras, exempt du moindre souci, tranquille, allègre, sans alarmes.

Trompeuse quiétude! Elle dura quatre ans et finit par un coup de tonnerre.

¹ A cette époque, il lut énormément, ce qui explique l'érudition profonde et la puissance de style dont il a tout d'abord donné la preuve.

M. Planche, un beau jour, s'avisa de se rendre à l'école de pharmacie pour voir si Gustave n'allait pas bientôt recevoir son diplôme.

Pendant que celui-ci faisait de l'esthétique avec Gérard, Gros, Pradier, Delacroix, son père le croyait, sans méfiance, au fond d'un laboratoire de chimie, interrogeant une cornue ou dialoguant avec un alambic.

Jugez de son indignation lorsqu'il apprend que monsieur son fils est absolument inconnu à l'école, et qu'il n'y a jamais mis le pied.

Il s'ensuit une scène épouvantable. L'apothicaire furieux chasse l'enfant prodigue.

Gustave fait ses paquets, emporte sa garde-robe, assez élégante alors, et court vendre tout ce qu'elle renferme de neuf et de présentable chez un fripier du voisinage, afin de se procurer quelques finances.

Une fois l'argent en son pouvoir, il endosse bravement celles des hardes dont on ne lui a pas offert un centime, les souille et les réduit en loques pour être mieux dans son rôle d'enfant maudit, chausse des bottes éculées, se coiffe d'un chapeau roussi par de longs services, et se promène, ainsi vêtu, en plein Paris et en plein soleil.

Comme il achevait sa vingtième évolution sur le boulevard, il se heurte contre

un personnage qui part d'un joyeux éclat de rire en le voyant ainsi rivaliser de hailons avec Chodruc Duc'os.

— Ah çà ! lui dit ce promeneur, est-ce que tu poses pour les mendiants ou pour les Bélisaires ? Vertu de ma vie ! quelles superbes guenilles ! Il paraît que tu fais concurrence aux bons pauvres de Bicêtre.

Nous devons prévenir le lecteur, avant d'aller plus loin, que ce personnage était le grand Ricourt.

Et, comme Ricourt a confessé dans sa vie beaucoup d'enfants prodigues, il confessa Gustave, dont il avait fait la connaissance chez les peintres.

Celui-ci ne lui cacha rien de sa mésaventure.

— Bon ! dit Ricourt, n'est-ce que cela ? Point de désespoir ; je te prends sous ma protection. Viens travailler à l'*Artiste* et sois homme de lettres ; tu as déjà le costume de l'emploi.

— Fameuse idée ! j'accepte, dit Planche.

— Si tu acceptes ! je le crois bien ! Tu vas gagner de l'or. Cinq francs la page, et la page n'a que deux colonnes... Hein ? c'est gentil ? Voyons, du cœur au ventre, et torche-moi lestement un premier article.

Vingt-quatre heures après, Gustave lui

apporte douze ou quinze feuilles volantes, contenant ses débuts comme écrivain.

— Bravo! bravissimo! s'écrie le rédacteur en chef de l'*Artiste* après avoir lu cette élucubration. Peste! il y a des idées là dedans, beaucoup d'idées neuves et supérieures. Où diable as-tu volé tant d'esprit? Sans compter l'originalité, le chic et le style... Diabolo! j'ai fait une bonne acquisition. Je ne te lâche plus.

Mais Gustave lâcha bientôt Ricourt.

Il pria M. de Vigny de le pré enter à Buloz, et entra sans coup férir à la *Revue des Deux Mondes*.

Après avoir débuté par quelques traductions de l'anglais, il publia la revue du *Salon* de 1831.

Ses articles obtinrent un retentissement prodigieux.

Du premier coup, Gustave eut la hardiesse de se poser en juge souverain. La critique, sous la plume de ce nouvel organe, s'exprimait dans une langue correcte et pure.

Planche gagna d'emblée son bâton de maréchal sur le champ de bataille de la critique d'art.

Ensuite il aborda le terrain cent fois plus glissant et plus escarpé de la critique littéraire, continuant de passer en revue, selon les hasards de la production ou de son caprice, les œuvres des artistes, des poètes et des musiciens.

Les travaux qu'il a éparpillés, depuis vingt-cinq ans, dans le recueil de Buloz, sont aujourd'hui réunis en volumes.

Gustave Planche, certes, a du talent ; mais il l'exerce dans des conditions déplorables, et nous établissons des réserves formelles contre le plus grand nombre de ses jugements.

Quand il déclare George Sand, par exemple, le premier moraliste du siècle, notre conscience réproouve un tel blasphème.

N'ose-t-il pas écrire sur Sainte-Beuve cette phrase étrange :

« Le style de *Volupté* possède les qualités habituelles de l'auteur : la grâce, la

pureté qui lui sont familières se retrouvent dans ce livre. »

Est-ce une épigramme à deux tranchants ?

On pourrait le croire.

Il est défendu, sous peine de passer pour un sot, d'appeler *pureté* ce bredouillage confus, ces phrases aveugles qui se heurtent niaisement à tous les angles du style, comme de maladroites écolières jouant aux quatre coins, les yeux bandés.

Sous aucun prétexte, la manie de ne jamais rien dire simplement, de quintessencier les mots et de les passer à l'alam-bic, partout et à propos de tout, ne doit être prise pour de la *grâce*.

Au reste, nous donnons ici un véritable coup d'épée dans l'eau.

C'est évidemment la main de Buloz qui a glissé dans l'article cette réclame imprudente¹. Ailleurs, notre Aristarque se montre pour le père des *Rayons jaunes* beaucoup plus rigoureux que nous-même.

Il n'a pas assez de dédain pour Casimir Delavigne, le poète bâtard, et pour Scribe, qu'il nomme le *coupletier*.

Du talent d'Eugène Sue et de celui de Ponsard, il pense exactement comme nous.

¹ Gustave Planché est indépendant vis-à-vis de tous, excepté vis-à-vis de l'autocrate auquel appartient le premier recueil littéraire de l'époque.

Autrefois, — il y a quinze ans, — notre héros a parlé de Lamartine avec les plus magnifiques louanges. Il s'agissait du poète. Maintenant il se montre impitoyable pour l'historien.

« Son nom restera grand, dit-il, dans le passé, entre les *Méditations*, les *Harmonies* et *Jocelyn*; mais qu'il ne compte pas sur la durée de ses œuvres historiques; elles ne méritent pas de durer. »

Gustave Planche, nous le répétons, est un véritable maître en critique.

Mais il est bien l'enfant de son siècle.

Sur lui déteint notre époque niaise, entièrement livrée aux instincts de la matière.

Adorateur de la forme, amant insensé de la beauté plastique, il ne jette aucune idée spiritualiste dans ses articles.

Que lui importent Dieu, l'âme, l'éternité ?

Sornettes et babioles !

Tout cela n'est plus du goût de M. Planche.

Aussi n'a-t-il rien compris à Chateaubriand. Nos lecteurs vont être scandalisés de l'appréciation des œuvres de ce magnifique écrivain, donnée par la *Revue des Deux Mondes*.

« Le *Génie du Christianisme*, dit M. Planche, devrait être appelé les *agré-*

ments de la religion chrétienne. C'est un livre écrit pour les femmes oisives, pour les jeunes gens qui partagent leur vie entre le jeu, l'escrime et l'équitation; c'est une chose qui ne signifie rien. »

Oh ! ce n'est pas tout, patience !

« Les *Martyrs*, poursuit-il, sont un livre mortellement ennuyeux. Chateaubriand n'a fait que juxtaposer l'expression de trois traditions diverses, David, Homère, Virgile. »

Halte-là, seigneur critique !

David, Homère, Virgile ! c'est-à-dire la foi brûlante d'enthousiasme, la force dé-

bordant de grandeur et d'éclat, la grâce la plus exquise unie au goût le plus pur... Et Chateaubriand est l'expression de tout cela !

Merci, nous prenons acte de l'aveu.

Les Natchez, l'Itinéraire de Paris à Jérusalem et les *Études historiques* sont traités avec le même sans-gêne et avec une égale contradiction de sentiments et d'idées.

Bref, M. Planche conclut ainsi :

« Chateaubriand n'est qu'un lecteur de beaux discours, un *écrivain de premier ordre*, mais dont le nom vivra plus longtemps que les ouvrages; l'auteur de plusieurs centaines de pages admirables, qui,

dans toute sa vie, n'a pas écrit un beau livre; car *René* dans le *Génie du Christianisme*, et *Velléda*, dans les *Martyrs*, sont comme un chêne dans une bruyère immense. »

Ce ne sont pas là, nous le déclarons, les seules absurdités que la haine du spiritualisme inspire au célèbre Aristarque.

Il fait contre Victor Hugo des sortites aussi passionnées qu'indécentes.

En 1838, il imprime :

« Les œuvres signées jusqu'alors du nom de Hugo sont destinées à disparaître sous le flot envahissant de l'oubli. »

A l'entendre, « les *Odes et Ballades* sont œuvre d'écolier, » et « la poésie pro-

prement dite ne joue aucun rôle dans les *Orientales*. » Si les *Feuilles d'Automne* trouvent auprès de lui quelque indulgence, il n'en verse que plus de mépris sur les *Chants du crépuscule*. Bref, les *Voix intérieures* lui révèlent dans le poète « un prêtre qui brûle l'encens, un Dieu qui le respire. »

De tous les livres en prose de Victor Hugo, Planche n'en trouve pas un seul dont on puisse dire :

« La somme d'éloges qu'on en doit faire dépasse la somme de blâmes qu'on doit lui infliger. »

Puis il ajoute :

« La vie de cet homme n'est qu'une longue suite d'erreurs obstinées. Les plus

ignorants savent que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* se croit dispensé de l'étude par la toute-puissance de son génie, et sont très-décidés à ne pas accepter cette prétention. Il n'y a pas de science possible sans étude; et, si M. Victor Hugo veut tirer tout de lui-même, il sera bientôt condamné à subir le dédain public. »

Nous ne relèverons pas l'injustice flagrante et le ridicule de ce reproche.

Jamais piqure de critique ne fut plus injustement venimeuse; jamais coup ne tomba plus à faux : les moins instruits savent au contraire que l'auteur de *Notre-Dame* possède une érudition prodigieuse, auprès de laquelle pâlissent les têtes les plus encyclopédiques du siècle.

En vérité, pour l'honneur de M. Gustave Planche, nous voulons croire qu'il n'était pas de sang-froid lorsqu'il a tracé de pareilles lignes.

Ou bien quelque transport de misanthropie au cerveau, quelque noir accès de spleen littéraire lui avaient brouillé l'entendement.

Terminons avec l'œuvre du critique.

A différentes époques, il a passé en revue toute la littérature contemporaine, dans des morceaux d'une incontestable valeur. Ils ont pour titre : la *Poésie*, le *Théâtre et le Roman contemporains*, — les *Royautés littéraires*, — *De l'état du théâtre en France*, — les *Amitiés litté-*

raires, — Moralité de la poésie, — De la critique française, — De la langue française, etc.

Laissons les écrits, et revenons aux faits et gestes de l'homme.

Du jour où Gustave Planche devint littéraire, il fut irrémissiblement brouillé avec son père et avec toute sa famille.

Cette famille est nombreuse¹.

On ne voulut plus entendre parler de lui.

Dégoûté du monde et de la famille, Gustave porte d'abominables costumes et se lave rarement les mains.

¹ Gustave a un frère qui a tenu longtemps un cabinet de lecture dans le quartier de l'Odéon.

Ceux qui l'ont connu avant cette métamorphose affirment que c'était un jeune homme parfaitement distingué, rehaussant par des façons aristocratiques et par une tenue parfaite les avantages d'une taille élégante et d'une figure expressive.

Hei mihi! quantum mutatus ab illo!

George Sand venait de publier son fameux livre d'*Indiana*.

Le critique de la *Revue des Deux Mondes* porta l'œuvre aux nues, et tout naturellement l'auteur désira connaître l'homme qui assurait son triomphe littéraire.

Un ami commun les présenta l'un à

l'autre, et bientôt ils s'unirent d'amitié.

Capo de Feuillide ayant, à cette époque, écrit des articles peu favorables à *Indiana*, Planche ne se contenta pas de défendre son amie avec la plume.

Il saisit vaillamment l'épée.

Le duel n'eut pas de suites graves. Notre héros exempt de blessures et *mon-sieur* George partirent ensemble pour le château de Nohant.

Nous laissons parler ici madame Sand elle-même.

« Je dois, dit-elle, une reconnaissance particulière, comme artiste, à M. Gustave Planche, esprit purement critique, mais

d'une grande élévation. Il me fut très-utile, non seulement parce qu'il me força, par ses moqueries franches, à étudier un peu ma langue, que j'écrivais avec beaucoup trop de négligence, mais encore parce que sa conversation peu variée, mais très-substantielle et d'une clarté remarquable, m'instruisit d'une grande quantité de choses.

« Après quelques mois de relations très-douces et très-intéressantes pour moi, j'ai cessé de le voir pour des raisons personnelles qui ne doivent rien faire préjuger contre son caractère privé, dont je n'ai jamais eu qu'à me louer en ce qui me concerne.

« Mais, puisque je raconte ma propre

histoire, il faut bien que je dise que son intimité avait pour moi de graves inconvénients.

« Elle m'entourait d'inimitiés et d'amertumes violentes.

« Déjà Delatouche n'avait pas voulu se prêter à un raccommodement avec lui et s'était brouillé avec moi à cause de lui.

« Tous ceux que Planche avait blessés, par des écrits ou des paroles, me faisaient un crime de le mettre chez moi en leur présence, et j'étais menacée d'un isolement complet par l'abandon d'amis plus anciens que lui, qui ne devaient pas, disaient-ils, être sacrifiés à un nouveau venu.

« J'hésitai beaucoup.

« Il était malheureux par nature, et il avait pour moi un attachement et un dévouement qui paraissaient en dehors de sa nature.

« J'eusse trouvé lâche de l'éloigner en vue des haines littéraires que ses éloges m'avaient attirées : on ne doit rien faire pour les ennemis ; mais je sentais bien que son commerce me nuisait intérieurement.

« Son humeur mélancolique, ses théories de dégoût universel, son aversion pour le laisser aller de l'esprit aux choses faciles et agréables dans les arts, enfin la tension d'analyse qu'il fallait avoir quand

on causait avec lui, me jetaient à mon tour dans une sorte de spleen auquel je n'étais que trop disposée à l'époque où je le connus.

« Je voyais en lui une intelligence éminente qui s'efforçait généreusement de me faire part de ses conquêtes, mais qui les avait amassées au prix de son bonheur, et j'étais encore dans l'âge où l'on a plus besoin de bonheur que de savoir.

« Je me souviens qu'un jour Planché me demanda si je connaissais Leibnitz, et que je lui répondis *non* bien vite, non pas tant par modestie que par crainte de le lui entendre discuter et démolir.

« Je n'aurais pourtant pas repoussé

Planche d'après de moi, dans un but d'intérêt personnel, même d'un ordre si élevé et si précieux que celui de ma sérénité intellectuelle, sans des circonstances particulières qu'il comprit avec une grande loyauté de désintéressement et sans aucun dépit d'amitié.

« Pourtant on l'accusa auprès de moi de quelques mauvaises paroles sur mon compte. Je m'en expliquai vivement avec lui.

« Il les nia sur l'honneur, et, par la suite, de nombreux témoignages m'affirmèrent la sincérité de sa conduite à mon égard.

« Je n'ai plus fait que le rencontrer.

« La dernière fois, ce fut chez madame Dorval, et je crois bien qu'il y a quelque chose comme déjà dix ans de cela ¹. »

Dans son roman de *Béatrix*, Balzac a mis en scène les deux héros de cette liaison singulière.

George Sand est peinte sous le nom de Félicité des Touches, et Gustave Planché peut reconnaître son portrait dans celui de Claude Vignon.

Ce passage est l'un des plus expressifs du livre.

« Félicité n'était pas seule aux Touches; elle y avait un hôte. Cet hôte était Claude

¹ *Histoire de ma vie*. — *Presse* des 17 et 18 juillet 1855.

Vignon, écrivain dédaigneux et superbe qui, tout en ne faisant que de la critique, a trouvé moyen de donner au public et à la littérature l'idée d'une certaine supériorité.

« Félicité, qui, depuis sept ans, avait reçu cet écrivain comme *cent autres*, auteurs, journalistes, artistes et gens du monde, qui connaissait son caractère sans ressort, sa paresse, sa profonde misère, son incurie et son dégoût de toutes choses, paraissait vouloir en faire son *mari*, par la manière bizarre dont elle s'y prenait avec lui.

« Sa conduite, incompréhensible pour ses amis, elle l'expliquait par l'ambition, par l'effroi que lui causait la vieillesse.

« Elle voulait confier le reste de sa vie à un homme supérieur, pour qui sa fortune serait un marchepied, et qui lui continuerait son importance dans le monde poétique.

« Donc elle avait emporté Claude Vignon de Paris aux Touches, comme un aigle emporte dans ses serres un chevreau, pour l'étudier et pour prendre quelque parti violent; mais elle abusait à la fois Calyste¹ et Claude Vignon². »

Balzac, ainsi qu'on peut le voir par ce qui précède, reconnaissait le talent de critique de Gustave Planche.

¹ On pense que Calyste représente Delatouche.

² Œuvres complètes de Balzac, édition Houssiaux, tome III, page 345.

Il redoutait par-dessus tout d'en être attaqué.

Chose bizarre, l'auteur de la *Peau de Chagrin* craignait l'Aristarque de la *Revue des Deux Mondes* un peu plus qu'il ne craignait Dieu. Lorsqu'il acheta la *Chronique de Paris*, en 1836, il voulut absolument attacher Gustave à la fortune de ce journal.

Pour obtenir sa collaboration exclusive, il paya généreusement une somme de mille écus, versée, comme avance, par Buloz, et que le critique devait rembourser en copie.

Nous avons oublié de dire que, plusieurs années auparavant, en 1832, Gus-

tave Planche était entré à la rédaction des *Débats*.

Il y resta six semaines.

On a dit, mais à tort, qu'il avait été remercié, parce qu'il tirait trop fréquemment sur la caisse.

L'assertion n'est pas vraisemblable, et chacun sait que les *Débats* ont la bourse aussi large que la conscience.

Il y a, dans ce vieil organe de tous les parjures, une coterie voltairienne, une horde politique sans foi ni loi, trop habituée à recevoir de toutes mains, pour ne pas rendre de même, si quelque plume *utile* dépasse la limite financière.

Demandez plutôt à M. Philarète Chasles.

Un jour, il se fit avancer six mois d'honoraires sur une énorme liasse, dont le premier feuillet seul était noirci, et le reste d'une immaculée blancheur.

Les honorables perruques de l'endroit ne virent là qu'un tour fort plaisant, et n'eurent pas la moindre envie de congédier M. Philarète Chasles.

Il est vrai que celui-ci tient en main beaucoup de leurs secrets politiques.

Pour en revenir à Gustave Planche, il quitta la feuille de la rue des Prêtres, parce qu'elle se montrait hostile au parti libéral.

N'oubliez pas que la *Revue des Deux Mondes* était alors quasi républicaine.

Buloz ne l'avait point encore mise au service de Guizot. Le naïf critique trembla de se compromettre en restant dans un camp ennemi.

Plus heureuse que les *Débats*, la *Chronique* put le conserver jusqu'à l'heure où elle mourut d'épuisement, c'est-à-dire deux années à peine après avoir vu le jour. Ni le talent de Balzac ni la plume de Gustave ne purent la relever de son agonie.

Nous voyons Planche, à cette époque, atteint d'un mal d'yeux fort grave.

A force de lire volume sur volume, de corriger des épreuves, et surtout à force de vouloir éteindre par des rafraîchisse-

ments alcooliques un sang brûlé par l'étude, sa vue s'affaiblit au point que ces messieurs de la Faculté lui ordonnent le repos le plus absolu.

— Le repos! s'écrie-t-il... je les trouve charmants, ces médecins!... le repos à un homme qui n'a que son travail pour vivre!

Il était absolument dans la situation de ces pauvres diables qui se traînent à la consultation gratuite des hospices, et auxquels nos facétieux docteurs prescrivent un régime alimentaire très-substantiel et le vin de Bordeaux.

Fort heureusement pour Gustave, il hérite, sur les entrefaites, de soixante-quinze à quatre-vingt mille francs.

Sans plus tarder, le critique fait ses adieux à Balzac et part pour l'Italie avec un portefeuille bourré de billets de banque. Il ne songe même pas à placer chez un notaire ou à confier au Trésor cette petite fortune, des revenus de laquelle il peut honorablement vivre.

La patrie des beaux-arts garde Planche sept années entières.

Il salue tous les monuments, visite tous les musées, ne s'occupe plus de lecture, et se borne, chaque soir, à noter ses impressions artistiques.

Sous le beau ciel de Florence et de Naples, il prend la douce habitude du *far niente*, dépensant à boire et à manger le

mieux possible les écus de l'héritage, sans acheter, dit-on, la moindre redingote.

A la fin, il s'aperçoit que son magot fond à vue d'œil.

Certaines velléités religieuses, inspirées sans doute par la pompe et la poésie du culte dans les églises italiennes, s'emparent de son âme.

Planche accomplit avec beaucoup de régularité ses devoirs de chrétien... pendant six semaines.

Étant ruiné, le parti le meilleur qu'il voit en perspective est de se faire moine.

— J'irai me claquemurer dans un mo-

nastère, se dit-il, et j'y prononcerai des vœux.

Cette résolution, qui l'eût exempté des embarras de la vie matérielle, flattait sa nature apathique, en même temps qu'elle eût été favorable à ses labeurs d'écrivain.

Qui l'empêcha de l'exécuter ? Le diable seul pourrait le dire.

Notre homme revint à Paris. et Buloz, derechef, lui ouvrit les bras.

La première apparition de Gustave au café Momus, dans cet indescriptible costume que vous savez, porta l'enthousiasme à des proportions délirantes.

Tous les habitués du lieu, ribauds et

truands, fleur des pois de la bohème littéraire qui commençait à poindre, le reçurent en triomphe au milieu d'une bacchanales qui réveilla les échos de la vieille basilique voisine ¹.

Un bohème poète, s'emparant du vénérable et crasseux chapeau de Gustave, improvisa, séance tenante, une ode magnifique sur cet illustre couvre-chef.

Planche se laissa faire avec une bonne grâce infinie, et but comme un héros de *l'Iliade*.

Le lendemain, il reprenait son train de vie d'autrefois.

¹ Saint-Germain-l'Auxerrois. (Voir, pour la description du café Momus, les biographies de Champfleury et de Henri Murger.)

Quand le célèbre critique a de l'argent, voici comme il le dépense et comme il s'amuse.

Il retient un coupé, la veille au soir, et dit au cocher de venir stationner à sa porte dès six heures du matin, sans faute.

A neuf heures, il se lève et se fait conduire chez quelques amis, peintres ou sculpteurs.

A onze, on le dépose dans quelque café-restaurant très en renom.

Là, Gustave se commande en premier lieu de l'absinthe et du vermouth. Quand il a pris ses petits verres, il déjeune d'une façon plus que confortable et paye

la carte, qui s'élève à vingt-cinq ou trente francs.

Puis il remonte en voiture pour une seconde tournée chez d'autres artistes.

Vers six heures, il descend au café de Paris.

S'étant ouvert les voies digestives par le même procédé que le matin, il se fait apporter chère succulente et vins exquis. La dépense flotte, cette fois, entre cinquante et soixante.

Sa voiture le mène ensuite digérer au balcon de l'Opéra ou à l'orchestre du Théâtre-Français.

Vers minuit, Gustave a dix-huit heures

de remise. Il donne quarante francs au cocher, grimpe à sa mansarde et s'endort avec le calme d'une conscience pure, en se disant comme Titus :

« — Je n'ai pas perdu ma journée ! »

Le *Salon de 1846*, publié quelque temps après son retour d'Italie, témoigna de ses études sérieuses.

Presque aussitôt il recommença le feu contre les romantiques avec une verve pleine de colère.

Nombre de personnes crurent trouver dans ces attaques la rage de l'impuissance; nous n'y voyons que l'amertume d'un esprit aigri et mécontent de lui-même, qui

se plaît à fouler aux pieds le génie des autres sous son talon de cynique.

Les tribunaux ont été saisis dernièrement d'une affaire curieuse, relative à ses articles. Un peintre espagnol l'attaqua pour avoir critiqué d'une façon malveillante un portrait qui n'existait pas, ou plutôt qui n'avait point été envoyé à l'Exposition.

Ce n'est point, d'ailleurs, un critique vénal. On ne voit pas sa demeure encombrée de cadeaux opulents, conquis au bec de la plume sur les rois et les reines de théâtre, ou sur d'autres vaniteux imbéciles à qui la grosse voix de la presse fait peur.

Il sera beaucoup pardonné à Gustave

Planche, parce qu'il n'a jamais fait *cha-
ter*.

L'une de ses plus grandes faiblesses est de subir le joug de Buloz, relativement aux rancunes singulières de celui-ci et à ses amitiés plus singulières encore.

Néanmoins Gustave ne passe pas toujours sous les Fourches Caudines de l'autocrate.

Une fois, il apporte un article foudroyant contre Alexandre Dumas.

Chacune de ses phrases était un coup de lanier; il réduisait à néant l'insolente renommée du forban de la plume.

— Mon cher, dit Buloz, Dumas écrit chez nous. Je ne tire pas sur les miens. Modifiez l'article.

— Voilà comme je le modifie ! répond Gustave.

Et il jette son manuscrit au feu.

Cet acte d'héroïsme était d'autant plus admirable, qu'à cette époque il se trouvait dans un dénûment affreux. Il portait au mois de novembre un pantalon de toile, acheté en avril à la *Belle Jardinière*.

Le mérite de Gustave Planche comme écrivain est universellement reconnu.

Peut-être même a-t-il trop d'ampleur

dans la forme, trop d'harmonie dans la période. On est tenté de croire que cette manière solennelle et presque majestueuse est le produit d'un long et pénible travail. Il n'en est rien. Jamais auteur n'eut la rédaction plus facile.

Grande ou petite, la gent artistique professe pour notre héros une estime qui touche au respect.

Il y a quelque dix ans, un personnage, huileux d'habits et de figure, marchant sur des talons obliques, porteur d'une chemise abominablement sale, d'un habit au collet gras, d'un sentre impossible, d'un pantalon effondré et frangé à la base, entre dans la cour de l'École des Beaux-Arts.

— Voilà Chodruc Duclos ! s'écrie un rapin.

Mais un autre de lui pousser le coude :

— Tais-toi, dit-il, c'est Gustave Planche !

Aussitôt la foule des élèves entoure le critique, lui forme une escorte et recueille ses paroles comme autant d'oracles.

Impossible de ne pas raconter une anecdote qui a depuis longtemps force d'histoire.

Prié à dîner chez une actrice célèbre (les uns disent Anaïs, les autres Dorval), il arrive avant tout le monde :

— Mon Dieu, Planche, comme tu es fait ! dit l'actrice. Va prendre un bain, je t'en conjure ; voilà une carte.

Une heure après, il revient.

— Mais tu n'es pas allé te baigner, malheureux ?

— Si, ma foi !

— Regarde tes mains !

— Ah ! c'est que j'ai lu ! dit Planche avec beaucoup de calme et ne doutant pas de la validité de son excuse.

Occupé à tenir un livre, il n'avait pas même trempé le bout du doigt dans la baignoire.

Il adopte un café pendant sept ou huit mois; puis il le délaisse et en fréquente un autre.

Constamment il a soin de choisir la même place.

Au café des Quatre-Vents¹, lorsque les tables voisines étaient occupées, il lui fallait, pour gagner son poste d'habitude, passer entre le mur et une colonne qui pressait rudement son énorme ventre. Il s'engageait dans cet étroit passage, et, lorsqu'il ne pouvait s'en tirer tout seul, il criait à un étudiant :

— Jeune ami, viens à ma remorque !

Dans les cafés qu'il honore de sa pré-

¹ Rue des Quatre-Vents, quartier de l'Odéon.

dilection, Gustave Planche boit de la bière comme un guerrier d'Odin.

Sur le minuit, il se lève, fait deux ou trois pas au milieu de la salle pour bien s'assurer qu'il conserve les lois de l'équilibre, jette un coup d'œil de satisfaction sur son colossal abdomen et s'écrie :

— Ramenons à présent mon tonneau chez moi !

Quand la gêne arrive, il ne se montre plus au café. Il vit de fromage et de pain, dans son galetas, ou mange à la gargotte des maçons.

Pendant une année tout entière, il a diné chaque jour à la *Petite Californie*,

établissement sans rival de la barrière du Maine, où les couteaux, cuillers, fourchettes et gobelets d'étain sont enchaînés aux tables, tant on se fie à la probité des clients.

Une fois dans la misère, Gustave travaille avec une ardeur extrême. On le rencontre alors aux musées, aux bibliothèques et dans les cabinets de lecture.

Dès que le travail lui a rendu quelques finances, il fait choix d'un nouveau café-restaurant et reprend son existence de Gargantua.

Il faut, du reste, en convenir, le redoutable critique a le vin débonnaire. Les intérêts de l'art et le despotisme de Bulox

ne le tourmentent plus en face d'une bouteille. Il ne parle que de moss de bière, d'absinthe, de volailles truffées et de fins liquides.

En 1848, il se prit tout à coup d'un beau zèle pour le bonheur de la France, catéchisant après boire la jeunesse des écoles, l'exhortant à devenir sérieuse et à délaisser le billard pour la politique, détestable conseil dont il se repentait sans doute à jeun.

Même dans ses plus grandes périodes de splendeur, Gustave Planche n'a jamais habité que des bouges.

Il cache son adresse à toutes ses connaissances, moins par honte que par amour de l'isolement.

S'il est forcé d'accepter le bras de quelqu'un pour rentrer le soir, il congédie toujours son guide avant d'arriver à la rue qu'il habite. S'aperçoit-il qu'on l'observe ou qu'on le suive, il s'éloigne et prend une direction contraire.

Un peintre facétieux s'amusa une fois à lui faire battre le pavé jusqu'à trois heures du matin.

Planche marchait héroïquement.

Ce fut l'indiscret qui se lassa le premier. Gustave put rentrer chez lui sans être vu.

Longtemps on se figura qu'il couchait à la belle étoile, dans les carrefours, sur les promenades, et lui-même prenait plaisir à accréditer ce bruit.

— Où demeurez-vous? lui demandait-on.

— Je ne demeure pas, répondait-il, je perche.

— Et où?

— Champs-Élysées, troisième arbre à main droite.

Quand notre homme déménage, toute sa garde-robe tient dans son chapeau, ce qui le dispense des services du commissionnaire, grand révélateur d'adresses.

Un de ses maîtres d'hôtel garni tomba de son haut quand il le vit prendre possession de sa chambre avec trois faux-cols pour tout linge.

— Mais où sont vos chemises, monsieur? lui demanda-t-il naïvement.

— Faites-moi le plaisir, répondit Planché, de m'expliquer pourquoi l'on met des chemises. N'est-ce pas afin de montrer son col?... Eh bien, voilà trois cols tout propres!

Plus Gustave vieillit, moins il accepte facilement les volontés tyranniques de Buloz.

Très-souvent il se fâche et l'envoie paître.

Cette porte fermée, son apathie l'empêche d'aller frapper à d'autres. Et cependant il meurt de faim.

Leur dernière brouille eut lieu dans le cours d'un hiver rigoureux. Planche allait par les rues avec un chapeau gris troué, un lambeau de foulard en cravate, un paletot d'étoffe légère, dite *orléans*, à ventouses innombrables, et les pieds dans des bottes sans semelles.

Mais heureusement Buloz revient toujours.

Il a besoin de Planche pour tenir en bride les hauts et puissants personnages qui patronnent sa boutique, et dont parfois les orgueilleuses prétentions l'offusquent.

Pour eux, Gustave est la tête de Méduse.

De temps à autres, Buloz l'autorise à casser les vitres.

La dernière affaire du critique de la *Revue des Deux Mondes* avec Cuvillier-Fleury-Polyanthe et ce littérateur poussé appelé Janin n'a pas amusé médiocrement la galerie.

Tous les rieurs ont été du côté de Gustave.

Ce méchant *Figaro* s'est même permis d'écrire dans un en're-filet audacieux :

« M. Cuvillier-Fleury, candidat perpétuel à l'Académie, a été rudement boutoné à cette première passe. Ne semble-t-il pas voir un tambour ventru faisant

assaut avec Grisier? Quant à l'auteur de la préface de *Barnave* (ne vous trompez pas à l'antiphrase; il s'agit, non de Félix Pyat, mais du critique hebdomadaire de la rue des Prêtres), il a eu tort de modifier sa manière. Que n'intentait-il un procès à Gustave Planche ou à la *Revue des Deux Mondes*? Il l'aurait perdu, c'est vrai; mais il aurait eu le plaisir de plaider SOUS LUI pendant trois heures. »

O *Figaro*! quelle ignoble image! et comme elle serait condamnable, si elle n'était pas fidèle!

Janin s'est vengé en se faisant BIOGRAPHIE, c'est-à-dire en appelant son adversaire *Polycrasse* et en commettant le

crime de vérité contemporaine qu'il nous reproche chaque jour.

Le feuilleton des *Débats*, du 5 mai 1856, est là sous nos yeux, et le prince des critiques y lance contre son ennemi la p'us effrayante diatribe.

Voilà ce que M. Planche aurait dû porter devant les tribunaux, à la bonne heure !

Mais laissons Janin, ses colères et ses vengeances.

Gustave Planche n'a pas ce qu'on nomme l'esprit de saillie. Sa phrase belliqueuse, au lieu d'être une pointe, est un coup de massue. Néanmoins on cite de lui quelques mots fort méchants.

Chaudes-Aigues fut son camarade intime et son élève. Planche le fit débiter à la *Chronique de Paris* et à l'*Artiste*.

Très-railleur et très-léger, Chaudes-Aigues demeurait pourtant fort attaché à Planche.

Un jour celui-ci tombe malade.

Son ami le soigne avec beaucoup de sollicitude et ne quitte plus le chevet du critique.

Il s'évertuait à tenir, pour l'égayer, mille propos joyeux. Par malheur, Gustave ne trouvait pas ses plaisanteries suffisamment assaisonnées de sel attique.

Chaudes-Aigues s'absente pour aller

chercher un remède, et le laisse à la garde de quelques visiteurs.

Planche se soulève sur son grabat, le suit du regard, et dit à ceux qui restaient dans la chambre :

— Ce qu'il y a de plus terrible dans ma position, c'est que je suis obligé de subir la présence, les soins et les discours de ce crétin-là !

Gustave Planche a la vue très-affaiblie. Il continue de porter ces mêmes vêtements qui ont inspiré à Charles Nodier l'un de ses plus jolis mots.

On vint dire à l'auteur de la *Fée aux miettes* qu'un romantique exaspéré avait

attendu le critique de la *Revue des Deux Mondes*, un soir, au coin de la rue, et qu'il était tombé sur lui à coups de canne, de toute la force de son indignation.

— Dieu soit loué ! fit Nodier avec douceur : au moins l'habit de Planche aura été battu une fois !

F. N.

ÉPILOGUE

Depuis que M. Planche a fait saisir le volume qui a précédé celui-ci, on a pu lire dans le *Figaro* ce joyeux article :

Le procès Mirecourt va bientôt se plaider.
— Les amis de M. Gustave Planche comprennent la nécessité, pour le triomphe de celui-ci et pour la gloire de la *Revue des Deux Mondes*, d'en finir avec cette très-mauvaise plaisanterie de la petite presse qui consiste à attribuer à l'éminent écrivain des

maines malpropres, des habits négligés, du linge sale, des cheveux désordonnés, en un mot une toilette à la *Chodruc-Duclos* allant dans le monde.

On a tenu conseil; on a décidé qu'il fallait que la tenue, la tournure, les habits, le linge, les mains, etc., du plaignant fussent irréprochables, le jour de l'audience, afin de prouver au public et au tribunal que toutes ces allégations banales sont une pure calomnie.

On est donc en train, à l'heure qu'il est, de donner à M. Gustave Planche quelques leçons de dandysme.

Dans la but que je viens d'exposer plus haut, M. Bulon et les amis de M. G. Planche lui envoient chaque matin un maître de bal-

lets pour lui apprendre à marcher sur la pointe du pied, — un maître de gymnastique pour lui enseigner les grâces et le développement normal du corps, — un professeur de *port de cravate blanche*, — un licencié ès sciences de l'*habit noir* et du *pantalon collant*, — un maître parfumeur pour le savonner, — un coiffeur pour le bichonner, — deux petits-maitres, modèles de belles manières, qui paracent devant lui de la bonne façon, — etc., etc.

On a commandé à Renard un habillement complet et tout neuf pour le grand jour de la réparation qui doit bientôt luire pour M. Planché; — on veut produire un Gustave renouvelé, — méconnaissable, — un Gustave *graveure de modes*. — Mais dans la crainte que

l'habillement, complet et tout neuf, ne soit gâté, déchiré, fané, bouleversé avant le procès, on a serré les *effets* dans une armoire, sans les confier à M. Gustave Planche, qui ne *répète* pas son rôle avec son costume de représentation.

M. Gustave Planche *répète* donc avec des habits d'occasion, que M. de Mars (sous-directeur de la *Revue*) est allé discrètement acheter chez un bon faiseur de la Halle aux habits.

J'ai été assez heureux pour assister, — hier, — avec un billet de faveur, à une répétition générale du nouveau rôle de M. Gustave Planche.

Son avocat avait été convoqué.

Tous les amis de M. Planche étaient réunis dans le salon de M. Buloz, aux bureaux de la *Revue des Deux Mondes*.

Au signal donné, M. Planche, — endimanché, — ganté, — brossé, — frotté, — ciré,

— verni, — reluisant, — frais, — rose, —
poinmadé, — frisotté, s'est avancé grave-
ment, et, d'un air du meilleur monde, a sa-
lué toute la compagnie.

— Bravo! bravo! c'est bien cela! s'est
écrié M. de Mars.

— Oui, mais il ne faut pas me donner un
coup de pied, en saluant la Cour... Et vous
m'en avez donné un dans votre révérence!
dit en bougonnant M. Buloz.

M. Gustave Planche salue pour la deuxième
fois et va s'asseoir dignement près de son
avocat. — La chaise craque. — Celui-ci lui
dit :

— Aïe! prenez donc garde, sapristi! vous
m'avez écrasé l'orteil... Asseyez-vous plus
doucement... vous briserez la banquette!...
Tenez-vous droit, mais sans roideur dans l'at-
titude... bon! de temps en temps, un petit air
penché... Regardez avec assurance et séré-
nité... comme l'auguste modèle que vous

avez là devant les yeux, dans la personne de M. Buloz ! (M. Buloz salue.)

L'avocat continue :

— C'est ici, cher client, qu'il faut bien faire attention... C'est le fameux passage de mon plaidoyer... vous savez?... il ne faut pas s'embrouiller... (D'une voix flûtée, comme à l'audience.) On a dit, messieurs... que ne dit-on pas dans cette déplorable petite presse, rédigée par des infimes petites gens d'esprit ! on a dit que M. Gustave Planche était le Chodruc de la littérature... On vous a représenté cet homme, — ce grand talent, ce grand caractère, — comme mal vêtu, mal peigné... enfin, comme un Diogène au dix-neuvième siècle, messieurs ! Vous avez l'homme devant vous, je ne vous dis que cela, jugez ! (Sensation.) Ce Chodruc, ce Diogène, c'est le roi de la mode, c'est un de ces fantaisistes d'élé-

gance qui donnent le ton à leur époque, c'est le dandysme incarné, — c'est un second Brummel! (A part.) Ne rougissez donc pas comme cela!

— Dam! vous me faites jouer là un rôle absurde!

— Il le faut! C'est pour le décorum de la *Revue*! c'est pour les deux mondes!... Chut!... Je poursuis :

— Mal vêtu, cet homme? Voyez! son habit, son gilet, son pantalon, sont de Renard! son chapeau... voyez! il est neuf... Polycrasse, dites-vous?... Poli, oui, — crasse, non!... je n'en vois pas!... sa cravate blanche est immaculée... ses cheveux exhalent une odeur de patchouli que la Cour peut apprécier d'ici!... On dit qu'il ne se lave pas les mains... (A part.) Otez négligemment vos gants!... (M. Planche ôte ses gants.) Hein? Osez dire que ces mains-là ne sont pas propres! (On regarde les mains de M. Planche

avec curiosité. — Éclat de rire général. — L'avocat déconcerté s'arrête.) — Sapristi! j'espère qu'elles seront plus présentables le grand jour!... Comment! vous ne les avez pas lavées aujourd'hui?...

M. PLANCHE. — Tiens! je les ai lavées hier!... et j'ai allumé mon poêle, ce matin!

L'AVOCAT. — Bon... remettez vos gants. . Cela dérange ma plaidoirie... Je reprends. — On a fait circuler dans le public, messieurs, je ne sais quelle histoire de savon donné, pour se laver, à M. Gustave Planche par madame Sand, et que mon client, ignorant l'usage qu'il en devait faire, aurait avidement mangé!...

M. PLANCHE. — Tiens, est-ce que je savais, moi! Il était à la vanille!. . Je l'ai goûté et je l'ai trouvé bon! dam! (Explosion de rires. — M. Buloz tombe sur M. de Mars et l'aplatit. M. de Mars se trouve mal et va se

promener dans le jardin de la rue Saint-Benoît.)

L'AVOCAT. — En résumé, messieurs, voyez l'élégance de la taille de mon client ! (A part.) Levez-vous ! (M. Planche se lève.) Son linge blanc !... (L'avocat, par un geste de Périclès enlevant le voile d'Aspasie nue, déboutonne l'habit de M. Planche devant ses juges.) Considérez ! (Avec effroi.) Comment ! vous n'avez pas de chemise ?

M. PLANCHE, *vexé*. — Pas de chemise !... elle est chez la blanchisseuse, monsieur !... elle est chez la blanchisseuse !...

L'AVOCAT. — Bien ! Je maintiens mon mouvement oratoire, qui sera foudroyant... Je continue. — Admirez, messieurs, sa désinvolture, sa grâce, sa juvénile élégance... (A part.) Marchez un peu dans le prétoire...

(M. Planche marche ; — au milieu du sa-

lon, il perd son pantalon. — M. Buloz se précipite chastement sur son critique; — les auditeurs rompent les rangs; — l'avocat enveloppe dans sa robe son client effarouché. — On porte Gustave Planche en triomphe.)

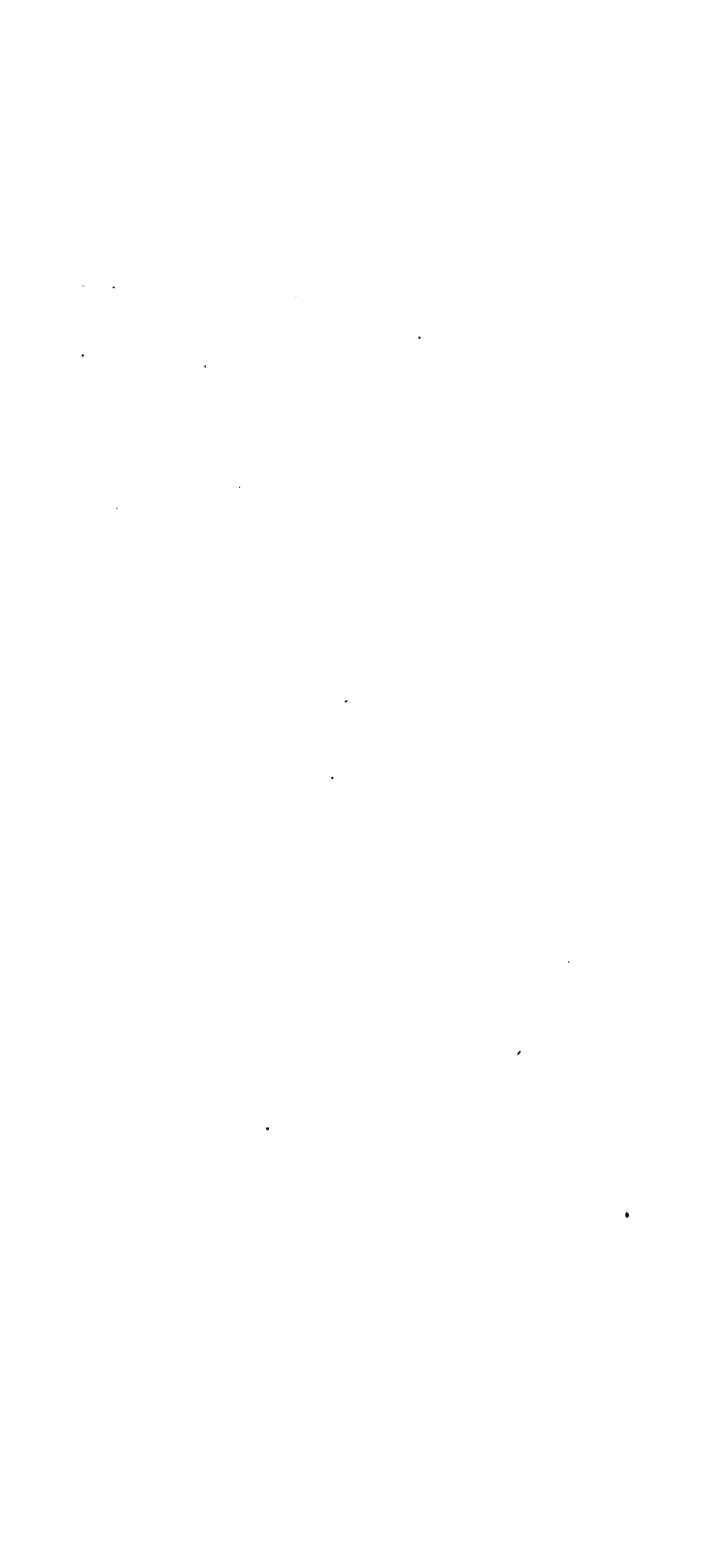
M. Buloz lève la séance en disant d'une voix émue : — Bien... bien!... le décorum de ma *Revue* sera sauvé... Encore sept répétitions, et Planche marchera tout seul... À demain, messieurs!

11

12

13

14



Gaylord
PAMPHLET BINDER
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

14
RETURN TO DESK

LOAN
This book is due on
on the date
Renewed books are

EN VENTE :

Chez GUSTAVE HAVARD, Éditeur,
15, rue Guénégaud, 15.

LA DEUXIÈME ÉDITION DE

LES BALS PUBLICS **A PARIS.**

ÉTUDE PARISIENNE

PAR VICTOR ROZIER.

UN FORT VOLUME IN-32.

Prix : 1 franc.

TABLE SOMMAIRE.

LIVRE PREMIER.

État physique.

CHAPITRE PREMIER. — GÉNÉRALITÉS.

I. NOTIONS GÉNÉRALES.

**La danse dans les Bals publics. — Public des dimanches. —
Variété du public.**

II. TABLEAU DES BALS PUBLICS.

**Les bals régis et les bals-guinguettes. — Nombre des bals dans
Paris et dans les environs. — Classement des principaux bals.
— Prix de l'entrée selon les jours. — Les bals-guinguettes.**

III. LÉGISLATION DES BALS PUBLICS:

**Droit des pauvres. — Ordonnance sur la police des bals et salles
de concerts publics. — Arrêté concernant la fixation des rétri-
butions résultant du dépôt des cannes et autres objets dans
les théâtres et les établissements publics.**

IV. ORIGINE DU LUXE DANS LES BALS PUBLICS.

Origine du JARDIN MABILLE. — Les journaux attirent l'attention sur les bals publics. — La reine Pomaré. — Clara Fontaine. — Maria l'anglaise. — Mogador. — Rose Pompon. — Pritchard. — Élan donné aux autres bals par le JARDIN MABILLE. — Le JARDIN MABILLE aujourd'hui. — Essais à l'Étranger d'un jardin analogue. — Effet moral du luxe dans les bals.

V. APERÇU GÉNÉRAL.

Bals d'été : Le JARDIN D'HIVER ET D'ÉTÉ. — Le RANELAGH. — Le CHATEAU DES FLEURS. — CHATEAU ET PARC D'ASNIÈRES. — CHATEAU-ROUGE. Brididi. — Frisette. — Chicard. — Rigolette. — La CHAUMIÈRE. — La CLOSERIE DES LILAS. — LES ARÈNES ITALIENNES.

Bals d'hiver : SALLE VALENTINO. — SALLE SAINTE-CÉCILE. — SALLE BARTHÉLEMY. — WAUXHALL. — Le CHATEAU D'EAU. — L'ÉLYSÉE DES ARTS. — Le PRADO.

VI. DE L'AFFICHE DES BALS PUBLICS.

Effet de l'affiche des bals sur le public. — Abus qu'en font certains directeurs de bals.

CHAPITRE II. — COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF.

VII. DES BALS QUI NE SONT PLUS.

Ce qu'étaient les bals publics il y a dix ans. — Les seules danses habituelles à cette époque. — Les guinguettes de marchands de vin. — La SALLE MONTESQUIEU. — La CHARTREUSE. — La REINE BLANCHE. — Les modèles Israélites. — BAL MOLIERE. — BAL DU SAUMON. — SALLE BRÉDA. — FOLIES-MEYER. — Le CASINO. — Le BAL DU ROND-POINT. — L'ERMITAGE D'ÉTÉ.

VIII. LE QUARTIER LATIN.

Le quartier latin il y a vingt ans : L'Étudiant. — La Grisette. — Les Enfants du Prado. — Le Bœuf furieux.
Le quartier latin aujourd'hui : L'Étudiant. — Les Femmes. — La Rôtisseuse.

CHAPITRE III. — LES BALS MASQUÉS.

IX. L'OPÉRA.

Les jours gras à Paris. — Fondation des bals de l'Opéra. — Le

14
RETURN TO DESK
LOAN
This book is due on
on the date
Renewed books are

— 3 —

public des bals de l'Opéra : Les *turbulents*. — Les *beaux esprits*. — Les femmes qui s'émancipent. — Il ne faut pas jouer avec le feu. — Les Marguerite de Bourgogne. — Les danseurs. — Le goût dans les travestissements. — L'Opéra-Comique. — Les autres bals masqués.

X. LA COURTILLE.

ce que l'on pense généralement de la Courtille. — Ce qu'il en est. — Les FOLIES DE BELLEVILLE. — Le SALON FAVIÉ. — Les femmes que l'on rencontre à la Courtille. — La descente de la Courtille.

LIVRE SECOND.

État moral.

CHAPITRE IV. — ORIGINE DES FEMMES DE BAL.

XI. LA JEUNE FILLE DE PARIS.

Influence des bals et guinguettes sur l'avenir de la jeune ouvrière de Paris. — Le dimanche. — Un grand nombre de familles ouvrières de Paris. — Le dîner à la barrière. — La guinguette. — Le jeune ouvrier. — La jeune fille. — Départ du domicile naturel. — Le concubinage. — Effet du mariage lorsqu'il a lieu. — La misère. — Le goût du luxe. — Départ du domicile de l'amant. — La jeune fille chez elle. — Les bals qu'elle fréquente. — L'horrible femme. — Rêves de l'ouvrière. — La toilette et la rouerie lui manquent. — Elle devient à son aise dans les habits de soie. — MABILLE et VALENTINO.

XII. SUITE DU PARAGRAPHE QUI PRÉCÈDE.

Deux genres de parents. — Les parents entichés de leurs filles. — Les Cours de danse. — Les mauvais parents. — Fuite de la jeune fille. — Où elle se réfugie. — Ce qu'elle devient. — Abandon des parents. — Actes de bassesses de ces derniers. — Les jeunes filles vendues par leurs parents.

XIII. LA FILLE DE PROVINCE.

Propreté. — La domesticité. — Les rusées commères. — La femme qui devient lorette. — Celle qui se retire de l'arène.

XIV. L'ORPHELINE SANS FORTUNE.

Ses débuts dans la vie. — Comment elle tombe. — Le rang qu'elle se crée parmi les lorettes.

XV. LA FEMME SÉPARÉE DE SON MARI.

Son récit à propos de sa séparation. — Le mari.

CHAPITRE V.—LA LORETTE ET LA FEMME ENTRETENUE.

XVI. MŒURS ET COUTUMES DE LA LORETTE.

Mobile de la fille perdue. — Quartier où se loge la lorette. — Le thermomètre de sa fortune. — Les providences habillées en femmes mûres. — Leurs multiples fonctions. — Misères. — Comment se relève la lorette. — La Cagnotte. — Splendeurs. — Brouilles entre femmes. — Les plaisirs de la lorette. — Vie dépeint par Balzac. — Tactique de la lorette pour se faire aimer.

XVII. DISTINCTIONS ENTRE L'ACTRICE ET LA LORETTE.

XVIII. LA LORETTE AU BAL.

L'amant de cœur. — Dans quelle intention la lorette va au bal. — Ses moyens de séduction. — Épreuves qu'elle fait subir à ses adorateurs.

XIX. DIALOGUES DANS LES BALS.

Signes distinctifs de la femme de bal. — Dialogues sur divers sujets. — La bouquetière.

XX. SOUPERS A LA SORTIE DES BALS.

Ce qui s'y passe. — Discussions.

CHAPITRE VI. — DES HOMMES QUI FRÉQUENTENT LES BALS.

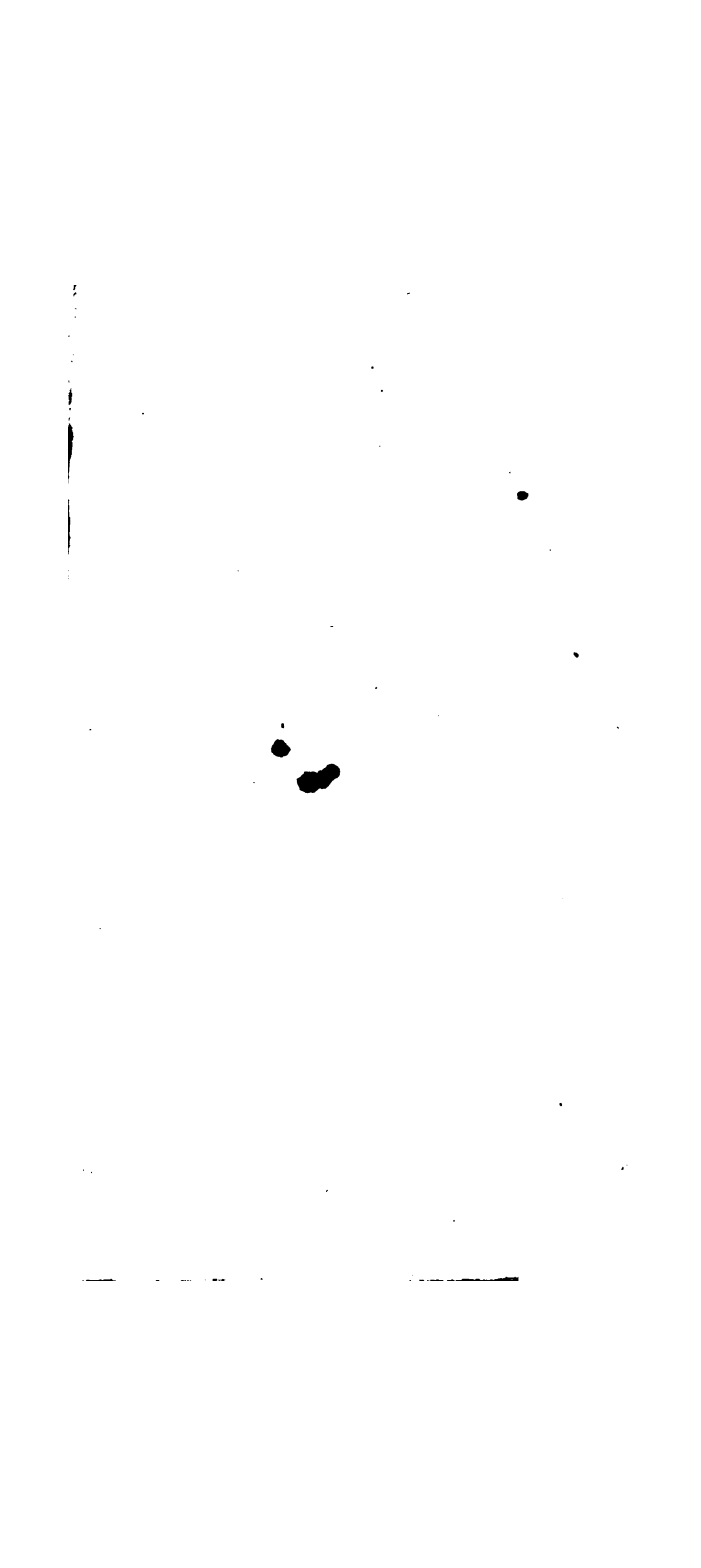
XXI.

Les petits jeunes gens. — Leur stage auprès des danseuses. — Les jeunes gens qui dansent encore. — Les vieillards corrompus. — De pauvres jeunes gens. — Les désœuvrés. — Le bohémien. — Les flâneurs.

CONCLUSION.







POUR PARAÎTRE DANS LA DEUXIÈME SÉRIE.

EN VENTE

Salvandy.
Mlle Georges.
Hippolyte Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E. Delacroix.
Pierre Leroux.
Anais Ségalas.
Villemain.
Gavarni.
Berlioz.
Fallois.
Clémence Robert.
Cousin.

Rosa Bonheur.
Viennot.
Gustave Planche.
Henri Heine.
Mélingue.
Paul Delaroche.
Crémieux.
Lachambaudie.
Auber.
Henry Monnier.
Émile Deschamps.
Lola Montès.
Michelet.
Grassot.
Louise Colet.

SOUS PRI

Percire.
Montalembert.
Cavaignac.
Cormenin.
Beauvallet.
Mirès.
Jules Lecom.
Louis Blanc.
Persigny.
Considérant.
Ricord.
Ledru Rollin.

EN VENTE DANS LA PREMIÈRE SÉRIE.

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guisot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balsac.

Thiers.
Lac daire.
Rachel.
Samson.
Jules Jan.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
M^{me} de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.

Louis Véron.
Féval. — Goss.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
François Wey.
Frédéric-Les.
Louis Desnoye.
Alphonse Karr.
Alex. Dumas.
Champfleury.
Goslan.
Alexandre Dui.
Veuillot.

EN VENTE CHEZ LE MÊME

CONFESSIONS

MÉMOIRES

DE MARION DELORME

DE NINON DE LENC

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

Éditions illustrées par J.-A. BEAUCÉ. — Chaque ouvrage est pub
60 livraisons à 25 cent. — Prix, complet, 15 fr. ; 18 fr par la po

24 '66 -11 AM

REC. CIR. JUL 22 '76

OCT 01 1996

LD 21A-60m-3, '65
(F2336s10)476B

